

# PROGRAMME DU VENDREDI 18 NOVEMBRE

9H15 – CINEMA LES  
CORDELIERS

MA VIE DE  
COURGETTE

De Claude Barras

14h15 – CINEMA SALLE  
ARCE

LA JEUNE FILLE  
SANS MAIN

De Sébastien Laudenbach

14h15 – CINEMA LE LAPEROUSE

DIVINES

De Houda Benyamina

18h30 – CINEMA LE  
LAPEROUSE

LE VOYAGE AU  
GROENLAND

De Sébastien Betbeder

18h – CINEMA SALLE ARCE

JOUR DE FÊTE

De Jacques Tati

21h – CINEMA SALLE ARCE

PARIS PIEDS NUS

De Fiona Gordon et  
Dominique Abel

21h – CINEMA LES CORDELIERS

IL A DEJA TES YEUX

De Lucien Jean-Baptiste

# L'ŒUILLETON

Numéro 3





# ZOOM

LES INVISIBLES  
Sébastien Lifshitz  
2012



Hier soir, bravant la pluie, l'épaisse brume et les virages assassins, nous sommes allées à nos risques et périls au village de Lautrec, voir le documentaire *Les Invisibles* de Sébastien Lifshitz. Film projeté au festival de Cannes et ayant reçu le prix du meilleur documentaire en 2013.

Des portraits de Monsieur et Madame tout le monde sont tirés, avec la seule particularité d'être homosexuels et âgés. Ces histoires léguées, touchantes, sont racontées avec beaucoup de sincérité et de simplicité. Des âmes qui se rencontrent, trouvent leur équilibre ensemble et s'enrichissent mutuellement. Chaque vie est le maillon d'une chaîne, d'une histoire commune.

Des personnages hauts en couleurs, comme Bernard roucoulant à son ami « *Oh, Oh, Le bruit que fait ton silence me perturbe* ». Ou encore Thérèse qui « *n'aime que les fous et les fous sont difficiles à vivre* ».

Chaque individu ressent différemment son intégration dans cette société en plein changement. Entre culpabilité et revendications de leur identité, les protagonistes vivent à leur façon leur sexualité. Ils abordent également la question de la vieillesse en entrant dans une rétrospection.

« *Il faisait si chaud et nous étions si nues* »

Malgré leur âge avancé, aucun n'a peur des mots, quitte à employer un langage cru et des images quelque peu grivoises. La teneur de leurs confidences ne laisse pas de place à la timidité.

« *L'amour et la sexualité n'ont pas d'âge* »



A travers le prisme de l'homosexualité, c'est la société à partir des années 30 qui est racontée. C'est la lutte de ces hommes et de ces femmes épris de liberté et marchant dans le sillage d'une société marquée par le silence et la conformité qui se livre avec sincérité. Comme une confidence glissée à l'oreille d'un enfant, ces personnes âgées mettent à jour les mœurs, les tabous et tous les formatages dans lesquels ils ont dû évoluer et contre lesquels ils ont dû se battre pour s'affirmer en tant qu'homosexuel, en tant qu'individu libre et différent.

« *On est construit dans la naïveté* »

La société des années 30 et au-delà est faite de traditions et d'habitudes. Travail, famille, patrie. Papa, maman, enfant. C'est précisément contre ces modèles que luttent les invisibles. Ils ne veulent plus se taire, se terrer pour ne pas bousculer les structures traditionnelles des relations familiales et sociales. Ces sept personnes, à travers leur récit, exposent le rejet oppressant car omniprésent de leur sexualité. Contraints de quitter leur travail, contraints dans leur religion, contraints dans leur cadre familial, l'homosexualité n'a de liberté que dans l'intimité, ce à quoi ils ont dû remédier. Alors qu'aujourd'hui les débats sur l'homosexualité, sur la transsexualité et sur la sexualité trouvent leur place dans les collèges et les lycées, l'éducation de ces invisibles est surtout marquée par l'ignorance. De leurs premières expériences sexuelles à leurs premières règles, ces hommes et ces femmes se livrent sans tabou sur leur cheminement interne, fait de toutes ces petites révélations qui les ont amenés à se découvrir eux-mêmes.

« *La marginalité nous rendait libres* »

« *Nous étions fait pour les enfants* », nous étions faits pour vivre dans un moule et un seul. Nous n'étions pas libres, nous les femmes, de travailler, ni d'aimer. Nous n'étions pas libres, nous les hommes, d'aimer et de vivre. Cette liberté il a fallu la conquérir, l'appeler, et pour se faire, ces invisibles sont descendus, ensemble, dans la rue. Pour crier que non, l'homosexualité n'est pas une maladie psychologique ou physique. Non, l'homosexualité n'est pas un acte contre nature. Et comment le nier ? Dans un monde où les homosexuels étaient des invisibles, où « *le revendiquer, c'était ça le scandale* », comment ces hommes et ces femmes auraient pu voir éclore en eux le désir pour une personne du même sexe, si ça ne venait pas du fond de leurs tripes et de leur cœur ? L'esprit chemine avec poésie et philosophie vers de nouvelles réflexions. Qu'est-ce que la normalité ? La normalité existe-t-elle ? « *Où se situe-t-elle ? Partout et nulle part* ». Mais surtout qui est en droit d'ériger ces normes ?

*Les invisibles* est à ce titre un documentaire historique qui nous rappelle une fois de plus à notre devoir de mémoire. Souvenons-nous du chemin parcouru et de la route qui reste pour que les différences ne soient plus une barrière à franchir, mais une richesse. Espérons que ce chemin soit un jour vu comme un long périple duquel la liberté et l'égalité ont su sortir triomphantes.

Alors merci du chemin parcouru.



« Il s'agit d'aimer. Aimer c'est pas ce que vous croyez.  
C'est aimer son prochain. Tu vois ce que je veux dire ? »

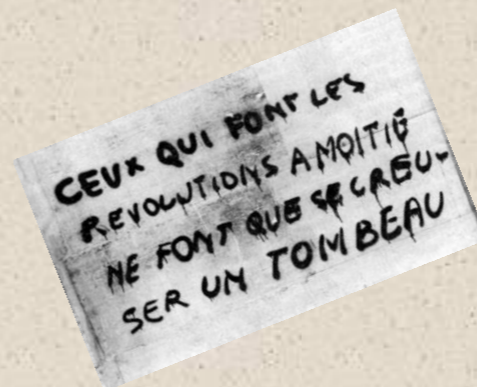
L'un de ces vieux messieurs partage son impossibilité de raisonner son attirance pour les hommes. Si on vous demandait pourquoi vous aimez les hommes plutôt que les femmes ou inversement, sauriez-vous répondre ? Probablement pas. Nos préférences ne sont commandées que par notre intérieur. L'amour, le désir, l'attirance n'ont pas de raison, ils sont, simplement.

« - Pourquoi tu bois ?  
- Parce que j'aime le vin.  
- Pourquoi t'es homosexuel ?  
- Parce que j'aime les hommes. »



Et si la parfaite connaissance de soi n'est qu'une utopie, la recherche et l'accomplissement de soi restent l'objet de ce film. Au-delà d'un documentaire sur l'homosexualité, c'est un documentaire sur les homosexuels, sur ce qu'ils ont de singulier et de commun. Chacun est devenu de façon à part entière un être qui s'assume et qui ne regrette aucune de ses expériences. Chacun a trouvé la passion, l'amour. Chaque personne présentée dans ce documentaire est différente. Pourtant toutes ont réussi à vivre heureuses malgré les contraintes du temps passé et présent. Toutes ont su se construire une vie et vivre libre. Le documentaire s'ouvre d'ailleurs sur un symbole empreint de poésie et de philosophie. Ce n'est pas parce que la biologie empêche un couple d'homme de procréer qu'ils ne peuvent pas donner la vie. Chacun explicite à sa façon que ce qui se cache derrière ce mot « homosexuel », c'est le mot « amour ».

« Une vie bascule à travers une main qui s'aventure »



**Mai 68 : les INVISIBLES dépassent le mur du SILENCE.**

*Les invisibles* c'est une façon de rendre hommages à ces homosexuels âgés qui ne sont ni représentés, ni racontés, qui semblent même ne pas exister.

Avant les années soixante, tout est tu, l'homosexualité est pourtant bien présente, comme de tout temps, mais on n'en parle pas, on ne sait pas. Avec cette révolution politique, le droit des femmes, des homosexuels, des étudiants, des travailleurs ainsi que le droit à l'avortement et à la contraception sont revendiqués. Le militantisme crée une réelle communauté de pensée et une solidarité intergénérationnelle. Et ces mouvements prennent une telle ampleur qu'ils inquiètent l'opinion public.



« On a tout fait pour être visibles »

Ces grandes batailles humanistes, parties des étudiants et des classes ouvrières, paralysent la France pendant plusieurs semaines. On pense presque en arriver à la guerre civile entre les barricades et les pavés dans les rues de la capitale. C'est la LIBERTE d'expression qui déjoue le TABOU. C'est le droit de dire voilà je suis comme je suis, j'ai les mêmes droits que VOUS.

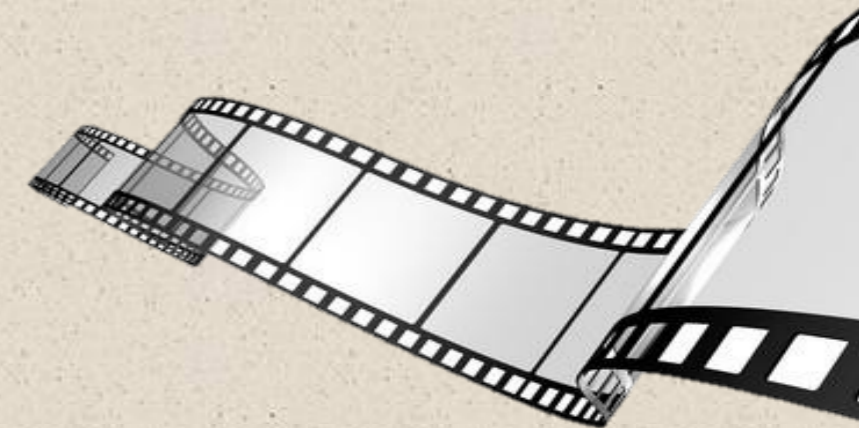


Cette révolte du « il y en a marre » est le dernier grand mouvement social en France. L'explosion combat pour l'EGALITE. Les manifestants se heurtent aux hétéroflux et à la critique des médias qui tiennent des propos choquants et des médecins qui classent l'homosexualité parmi les maladies psychiatriques.



Plus qu'un simple documentaire, cette œuvre démontre un réel travail cinématographique. Les plans de la nature soulignés par une musique au piano font preuve d'une poésie touchante. La caméra suit les protagonistes dans leur quotidien, leur intimité. Comme une brèche temporelle, en une journée nous parcourons le singulier destin de ces individus dans une luminosité évolutive. Des gros plans et une profondeur de champ peaufinée croisent des photos et vidéos d'époques provenant des archives personnelles des témoins, ce qui en fait leur rareté et leur préciosité.

*« La France touchée à son tour »*



Mais les mentalités évoluent. L'AMOUR vainc la haine de l'autre.

*« L'amour a repris ses droits »*

Les homosexuels se sont battus contre le modèle de la famille traditionnelle et par conséquent contre l'institution matrimoniale. Aujourd'hui on ne cherche plus à afficher la différence, mais à l'effacer. C'est ce que leur ont reproché les conservateurs lors des émeutes de la manif pour tous, de vouloir une égalité de droits, alors qu'ils avaient condamner le mariage. Mais l'égalité, c'est d'avoir le CHOIX de se marier ou de refuser.

*« Je suis comme les autres ».*

En écho à une telle libération, les mœurs ne peuvent que tendre à nouveau vers une certaine discrétion.

## Dans l'œil du spectateur

« Beau » et « Généreux », voilà les mots qui ont parcouru les bouches après la diffusion du documentaire captivant. Les rires ont résonné dans la salle pendant le film et durant la discussion qui a suivie. Le thème prend parfois l'accent de la gravité, mais il est traité avec tant de légèreté que nous avons su sourire de ces différences et dissensions qui peuvent parfois nous éloigner. Le débat s'est poursuivi dans la joie et la bonne humeur autour d'un verre et de petits gâteaux, servis par Sébastien Lifshitz lui-même. Rien que ça !



## Coup de projecteur sur Sébastien Lifshitz

**« La société véhicule une sorte de pitié, de compassion merdique qui enferme les homosexuels dans des clichés »**

Sébastien Lifshitz est mis à l'honneur cette année pendant la 20e édition du festival des Œillades. Nous avons eu la chance de le rencontrer lors de la diffusion de ses trois derniers documentaires défendant la communauté LGBT (Lesbiennes Gays Bisexuels et Transgenres) et retraçant des parcours de vie remarquables.

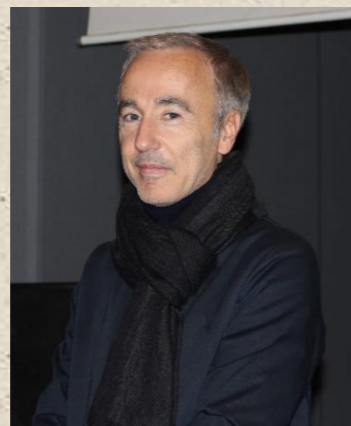
Après des études d'histoire de l'art qui le destinaient à la photographie, il rencontra des gens de la Femis qui lui permirent de réaliser son premier court-métrage. C'est ainsi que les films s'enchaînèrent par la suite et que « **le cinéma prit toute la place** ».

La réalisation d'un documentaire est un véritable travail d'investigation. Pour *Les Invisibles*, deux années de recherche de témoins ont été nécessaires. Le casting avait des critères précis : des hommes et des femmes âgés entre 60 et 90 ans, de tous les milieux sociaux, pouvant se raconter devant la caméra et ayant une distance face à leur vie qui leur permettait d'avoir une réflexion profonde sur celle-ci. Puis il y eut deux mois de tournage, ainsi qu'une année de post-production. Un travail de longue haleine donc. Après avoir sélectionné ces femmes et hommes passionnants, il a fallu construire une structure narrative fluide, car le film entremêle les vies de sept personnes.

Sébastien Lifshitz souhaite donner la parole aux gens de tous horizons. Il laisse le public maître-juge de son œuvre. « **Une fois que vous avez terminé votre film, il ne vous appartient plus, il appartient aux autres, et les gens en font ce qu'ils veulent** ». Il aime aller dans des villages tel que Lautrec, au risque d'avoir peu de public (ce qui n'était pas le cas hier soir, rassurez-vous !), afin de faire des rencontres étonnantes.

Lorsqu'on lui demande où en est l'acceptation de l'homosexualité dans notre société, il répond :

**« Il y aura toujours des tentatives de retour en arrière, des courants contraires qui essaieront de défaire ce qui a été acquis ».**



■ Chloé & Charline



## Portrait de Didier Lugan

Aujourd'hui retraité, Didier s'occupe entre autres de la programmation des Œillades qui amène les bénévoles dans des festivals comme ceux de La Rochelle, Angoulême, Auch, et même Cannes, afin de sélectionner les films présentés en avant-première. Didier a rejoint l'équipe du festival il y a un an et ne compte pas s'arrêter. Quand on lui demande pourquoi, sa réponse est : « Pourquoi pas ? ». Il aime le cinéma des Œillades et a même quelques coups de cœur, comme les films Québécois *Les Mauvaises herbes* et *1,54*. En dehors du festival, il trouve son bonheur chez les grands : Ken Loach, Stanley Kubrick ou Xavier Dolan.

Il déplore l'existence de spectateurs passifs et d'une génération popcorn. Il est le genre de personne à tenter de voir plus loin et à décortiquer les bonus de l'édition DVD.

Il aime reconnaître notre monde sur l'écran, le cinéma qui « parle de nous ». Il se souvient du festival des Œillades de 2015, plongé en pleine crise des attentats du 13 novembre, mais aussi rythmé par des films mémorables comme *Fatima* de Phillipe Faucon.

30 bénévoles font vivre ce festival et chacun met du cœur à l'ouvrage, même si cela implique de sortir de sa zone de confort et de faire des choses avec lesquelles on ne se sent pas forcément très à l'aise. Chez Didier, c'est s'exprimer devant une audience. Mais quand on parle de ce qui nous passionne, ce n'est que du bonheur.

## CASTING



Le choix des acteurs est une étape importante gérée par le directeur de casting. Ce dernier organise une série d'auditions devant un jury composé de personnes telles que le producteur et le metteur en scène. Les acteurs doivent généralement présenter des pièces d'auditions, préalablement préparées tel qu'un bref monologue. Le choix des premiers rôles se fait avant de commencer le tournage, car le scénario est souvent adapté ou écrit en fonction des comédiens pressentis. Le choix des premiers rôles doit être pris à l'avance en fonction des obligations et du planning de tournage. Le casting des seconds rôles se fait aussi pendant la phase de pré-production. Les agents mettent en relation les acteurs et le directeur de casting. Ils font le tri parmi les annonces. L'équipe de production ou une agence de casting se charge de déposer des annonces dans les journaux ou des sites internet spécialisés.

Il y a aussi un casting pour le choix des techniciens (chef de postes, montage, son). Il se fait selon les désirs et les habitudes du producteur ou du réalisateur. Ils sont usuellement choisis par les chefs de postes qui ont l'habitude de travailler avec les mêmes équipes.



## L'œil Critique de la Redac'

### RÉPARER LES VIVANTS

De Katell Quillévéré (2016)

Nous rentrons dans l'histoire, tout d'abord, par une focalisation sur un jeune homme de 17 ans, Simon qui part faire du surf avec deux de ses amis. Au retour, le conducteur s'endort et provoque un accident. Ses deux amis n'ont rien de grave, mais Simon lui, est victime d'un traumatisme crânien qui provoque sa mort cérébrale. Le médecin aborde alors la question du don d'organe avec les parents. Ensuite, par une deuxième focalisation nous entrons dans la vie de Claire Mejean, femme d'une quarantaine d'années, souffrante d'une maladie du cœur dégénérante. Son docteur lui propose une greffe.

Ce film dramatique porte une réflexion sur le deuil mais aussi sur la greffe d'un organe et de son donneur.

Que dire après tout cela ? Un ouragan qui se passe de mots, mais pas de poésie. Une caresse, portée par l'élan d'une gifle. Le dernier film de Katell Quillévéré ne peut laisser personne indifférent. Il y a les bruits de mouchoirs usagés et les reniflements qui accompagnent la fin du générique. Et puis il y a ce que l'on ne montre pas, comme le volcan d'émotions qui se réveille dans nos cœurs. Le don d'organe, pourquoi ? Le deuil, comment ? L'amour ? Comment laisser partir un proche ou accompagner un être aimé dans la maladie ? Plusieurs questions sont soulevées dans *Réparer les Vivants*, et à vrai dire, chacun trouve ses propres réponses. Dans ce drame, chacun est libre de s'identifier à un personnage dans la sublime palette qui nous est offerte. La performance, individuelle et collective à la fois, est irréprochable. Nous connaissons tous maintenant Anne Dorval, pétillante chez Xavier Dolan, ou Tahar Rahim, sombre et violent chez Jacques Audiard. Ici, les acteurs ne sont plus nos acteurs. Les personnes (et non les personnages !) qu'ils incarnent prennent toute la place. Elles sont trop vraies, elles sont sublimes.



La cinéaste n'a pas besoin de grands effets, ni de long discours pour imposer un sentiment, une impression. Le détail est primordial et fait toute la différence lorsqu'il est juste. Qui pourrait juger les médecins, les infirmières, ou les parents sur leurs décisions, tant l'empathie est ici permise et même inévitable. Le chef de la chirurgie est-il réellement insensible ? Est-il au-dessus de nous quand il ramène sa fille au petit matin chez une femme qui le considère à peine, quand il fredonne un air reggae dans sa voiture, ou quand il pose les yeux sur le scanner qui condamne un jeune homme de 17 ans ? Que se passe-t-il dans la tête de l'ouvreur à l'opéra, à qui l'on demande de porter dans ses bras sur deux étages une inconnue atteinte d'une maladie dégénérative du cœur ? Comment se fait-il qu'au moment où cette dernière croise le regard d'une pianiste dans un bar, une complicité amoureuse et de longue date saute alors aux yeux ? Chaque détail est bien primordial. Rien n'est anecdotique.

La mort est présente dans le film, comme une ombre chez certains, comme une vieille amie pour d'autres, ou encore comme une inconcevable réalité. Dès la séquence d'ouverture, notre Simon aurait pu mourir cent fois. Lui, pédalant à toute vitesse dans les rues sombres, lui, emporté par une vague alors qu'il surfe, lui, enfin, sur le siège passager d'une camionnette. Quand Katell Quillévéré capture Simon dans le rouleau d'une vague, nous ne pouvons pas nous empêcher de l'assimiler à l'au-delà, l'espace qui sépare les vivants des morts. Cette malveillance se retrouve aussi dans l'accident qui provoque la mort de Simon, la réalisatrice a imagé l'accident par une vague qui s'écrase sur la voiture. Dans la séquence d'ouverture se mêlent rêverie onirique et réalité dramatique.

On a rarement égalé cette virtuosité du film chorale. Ce fil qui relie les individus entre eux est ce que nombre de cinéastes se plaisent à porter à l'écran. Du *Dernier Jour du Reste de ta Vie* à *Babel*, aucun ne montre de tableaux si purs. Peu d'entre eux égalent cette association pertinente de l'image, du son, des regards, le tout pour nous guider vers un message universel : un message d'espoir. La séquence qui nous ramène au lycée de Simon, à sa course à vélo après le tram, à sa course vers l'amour, est tout simplement inoubliable. Le *5 years* de David Bowie qui rythme le générique n'est plus un air pop, il nous berce comme le bruit des vagues.

■ Lucie & Léa



**LOUISE EN HIVER**  
De Jean-François Laguionie  
2016

Louise se retrouve seule sur l'île après avoir raté le dernier train de la saison. Son quotidien en est chamboulé et elle doit faire face à de multiples péripéties, la faim, le froid, la solitude, sont autant de maux qui l'accablent et dont elle trouve progressivement le moyen de se défaire. Ce film d'animation nous mène de déception en surprise, Louise reparcourt sa vie, retrouve sa jeunesse perdue. Sa rencontre avec Pépère, l'autre « naufragé », fait naître une relation hors du commun. Malgré cette rencontre, Louise se demande encore « Pourquoi ? ». Pourquoi l'ont-ils laissée seule ? Pourquoi personne ne la cherche ? Mais ensemble, ils vont parcourir l'île et la vie de Louise, ils vont échanger des réflexions sur la mort et sur leurs souvenirs. Pourtant les dialogues sont rares et les images parlent d'elles-mêmes, pour cause, la nouvelle vie de Louise oscille entre rêve et réalité. La douceur de ces peintures animées nous laisse serpenter dans une nature onirique, la ville en arrière-plan apparaît comme une carte postale, la nature montre toutes ses ressources. N'allez pourtant pas croire que ce film est triste et monotone, Jean-François Laguionie a su faire sourire la salle par la poésie de ses images et de ses discours. Louise retrouve peu à peu le goût de la vie et apprend à se connaître elle-même. Lorsque son année de solitude arrive à son terme avec l'arrivée du premier train de l'été, Louise se met à regretter la solitude et le calme. Avec Pépère ils se plaisent à se perdre entre les dunes de sables et sur le haut des falaises. Finalement, l'été touche à sa fin, Louise va-t-elle retourner à sa vie passée ou décidera-t-elle de continuer à vivre dans ce nouveau monde ?

*Louise en hiver* est un film d'animation doux, émouvant, poétique et bien plus encore, destiné aux petits comme aux grands enfants. Il vous transportera tranquillement et paisiblement vers un horizon nouveau.

La salle Arcé a pour l'occasion mis en place un atelier peinture autour d'un goûter qui a su ravir et divertir les petits comme les grands.

■ Chloé & Louise




**VENISE SOUS LA NEIGE**  
Elliott Covrigaru  
2016

Patricia, actrice, et Christophe, son compagnon, metteur en scène pour le théâtre, traversent une période de crise dans leur couple. La crise est également professionnelle. C'est pourquoi les deux conjoints acceptent l'invitation d'un « vieil ami » Jean-Luc, dans l'espoir d'obtenir une subvention pour leur pièce. Jean-Luc et sa future femme s'avèrent être un duo d'incorrigibles casse-pieds, de jeunes bourgeois au racisme ordinaire et pétris de bonnes intentions toutes plus lourdingues les unes que les autres.

Une comédie intelligente et actuelle, selon les termes du jeune réalisateur et compositeur Elliott Covrigaru, qui adapte ici une pièce de Gilles Dyreck, *Venise sous la neige*. Il est vrai qu'au début du visionnage, on serait tenté de se dire que la soirée sera aussi longue pour Patricia et Christophe que pour nous, tant les « chouchous » sont insupportables. Le tour de force de cette adaptation est justement le fait que l'on se retrouve finalement pris dans ce flot de blagues déconcertantes de naïveté, par ce quiproquo impossible, ce petit canular qui devient un gros mensonge... Bref, par cette ambiance théâtre de boulevard. Ce même théâtre de boulevard que Christophe refuse d'écrire. On se prend finalement au jeu, comme Patricia qui tient habilement son rôle de fausse immigrée d'Europe de l'est et conduit les protagonistes de la soirée, parfois, aux frontières du ridicule.

Une comédie qui parle de nous ? Oui. Sans aucun doute. Les contours exagérés du théâtre de boulevard forment le pochoir d'une société où la classe moyenne occidentale se targue de donner des objets cassés aux plus démunis (ou plutôt à une masse inconnue réunissant tous les conflits de la Terre). Une société où un Rom vaut bien un Tchèque et où le Cameroun est une province du Guatemala. « *Donner un appareil à raclette à un chouvène* (de Chouvénie, ex-Yougoslavie cela va de soi) *et il vous fera une mobylette* » affirme Jean-Luc. Le cœur de cette comédie des mœurs se trouve dans la rencontre des deux couples que tout oppose. L'un qui semble nager dans la béatitude tant dis que l'autre s'épuise dans des disputes incessantes. Et pourtant, le rôle que joue Patricia durant cette soirée semble inverser les tendances et nous réserve bien des surprises.

■ Lucie



WULU  
De Daouda Coulibaly  
2016


Nous avons eu le plaisir d'assister hier, en avant-première, à la diffusion de *Wulu*, le dernier film du réalisateur franco-malien Daouda Coulibaly.

Ce long-métrage raconte l'histoire de Ladji au Mali, un jeune chauffeur de bus qui va faire tout son possible pour s'échapper d'une situation précaire. Le film suit sur trois années le parcours de ce personnage qui va réussir un peu malgré lui, une ascension vertigineuse dans l'import-export de drogues. Ne vous attendez pas à voir en Ladji un Tony Montana à l'africaine. Vous pourriez être déçus. Ladji est un malien parmi tant d'autres qui rêve simplement de mieux. Chose que la société remplie de disparités sociales ne peut lui offrir. C'est l'histoire d'une personne sérieuse, polie, gentille, consciencieuse, jeune et déjà usée par les multiples déceptions que lui offre la vie. C'est une personne lasse d'espérer et d'attendre qui va penser «  *finalement, pourquoi pas moi ? Il n'y a finalement que moi pour nous sortir ma sœur et moi de cette misère* ».


Bien plus qu'un thriller, Coulibaly nous offre un magnifique film dramatique. Une fiction qui possède une double résonance. Nous pouvons y retrouver de nombreux sentiments. Des thèmes tels que la famille, l'amour, l'amitié et la réussite sont abordés. Cette œuvre aborde aussi des questions politiques. Ibrahim Koma nous a confiées que Coulibaly a voulu faire un film d'anticipation. Il avait imaginé il y a quelques années ce que pouvait devenir le Mali touché par un sérieux trafic de drogues acheminées depuis le Venezuela. Un de ses buts était de comprendre de quelle manière le crime organisé avait pu affecter le Mali et en imaginer ses conséquences.

Nous vous conseillons de voir ce film pour plusieurs raisons : vous aurez la chance de vivre une expérience dépaysante, confortablement installés dans votre fauteuil. En effet, les destinations sont nombreuses. Vous aurez aussi la chance de voir une Ina Modja complètement transformée et talentueuse. Et enfin, la révélation d'un acteur : Ibrahim Koma.

■ Charlotte



LES MAUVAISES HERBES  
De Louis Bélanger  
2016



*Les Mauvaises Herbes* est une comédie dramatique québécoise de Louis Bélanger. Cette comédie hivernale met en scène Jacques (joué par Alexis Martin), un acteur de théâtre endetté qui a fui à la campagne pour échapper à ses créanciers. Piégé par une tempête de neige, il accepte l'aide de Simon (interprété par Gilles Renaud) qui l'amène dans sa ferme isolée. Il se fait piégé par celui-ci et est alors obligé de travailler avec lui à la ferme pour livrer sa récolte de fleurs de cannabis avant la fin de l'hiver. Malgré une cohabitation difficile, Jacques et Simon s'appriivoisent et débute ainsi une solide amitié, troublée uniquement par l'arrivée d'une jeune femme nommée Francesca (jouée par Emmanuelle Lussier-Martinez) qui finit par s'imposer dans « l'entreprise ». Une entente fragile s'installe. Mais Jacques est poursuivi par son passé et arrive alors Patenaude (interprété par Luc Picard), créancier de Jacques, venu récolter sa dette.

Nous attaquons directement sur une réplique théâtrale, Jacques observe un public blasé, tandis que ses collègues l'interpellent pour sa réplique suivante. Les reproches de la Marquise adressés à son personnage, entrent en résonance avec sa situation financière (sa dette s'élève à 15 milles passes) et provoquent la fuite de Jacques à la campagne.

Dès les premières minutes, nous avons affaire à une comédie qui allie burlesque et drame. Burlesque notamment avec le rôle du créancier de Jacques qui se retrouve dans une situation qui le ridiculise par une inversion des rôles. Ces menaces sont complètement ridicules. Le film se déroule toujours dans un décalage ironique. Ce burlesque se retrouve tout le long du film, dans le personnage de Simon et ses répliques sarcastiques, celui de Jacques, un comédien à la dérive avec une addiction au jeu et Francesca, jeune lesbienne à la recherche d'un projet d'avenir. Ces trois personnages forment un trio à la fois risible et complémentaire. Chaque membre du trio est d'abord intéressé par sa part du gâteau, mais il finit par adhérer au projet de Simon et se battre contre un ennemi commun. Simon et Jacques forment un tandem qui fonctionne parfaitement, car ils se complètent à la manière d'Alceste et Phillinte dans *Le Misanthrope* de Molière.

Les espaces filmés, comme le bois que Simon souhaite offrir à son fils, sont des lieux de confessions et d'émotions. L'ambiance calfeutrée laisse place à des notes plus légères et comiques. La musique annonce les climaxes de l'intrigue et le comique. Surtout quand cette musique s'intitule *Les Quatre Saisons* de Vivaldi et plus spécifiquement le passage de *l'Hiver*. Ainsi, Louis Bélanger s'inscrit dans la thématique de l'hiver déjà abordée dans sa filmographie, comme dans *Romain par -30°C*.

Nous sommes dans une situation récurrente de comique de situation : « *Nous ne sommes pas des criminels, on a juste un code morale élastique, imagitatif...* » ou encore quand Jacques explique son expérience dans la plantation et sa place de prisonnier, puis de salarié sous les yeux ébahis de Francesca : « *Mais, je suis tombée dans une secte* ».

■ Léa & Lucie